



<http://www.liberation.fr/culture/livre/247070.FR.php>

Littérature française QUOTIDIEN : jeudi 12 avril 2007

Ils battent la campagne Par Eric LORET

Poétique et politique. Philippe Beck et Hubert Lucot , «engagés» ou pas, ont leurs mots à dire sur les possibilités du langage.

Philippe Beck Chants populaires Flammarion «Poésie», 230 pp., 18 €. Hubert Lucot Grands mots d'ordre et petites phrases pour gagner la présidentielle P.O.L., 204 pp., 9 €.

Depuis qu'on a le sentiment de ne plus voir beaucoup la gauche en politique (Royal serait plus à droite que Bayrou), on la retrouve curieusement en poétique. Il y a peu, Jacques Rancière dérangeait ainsi Flaubert de ses habitudes prétendument bourgeoises pour en faire un partageur du sensible, instillant le venin du négatif dans le ventre rond du consensus. Dans le même temps, plusieurs revues et recueils de poésie rentraient dans le lard de la guerre, des médias, de la lâcheté française rampante. Ils avaient nom *Nioques* ou *Vox Hotel*. Revendiquaient, tel Christophe Hanna dans la dernière livraison de *Doc (k) s*, de «concevoir le fonctionnement des objets artistiques ou poétiques comme connectés à la vie politique au sens large (c'est-à-dire à des pratiques sociales vitales)» plutôt que «comme des mécanismes autonomes». Tout récemment, plusieurs philosophes et poètes (de la même famille que les revues citées) ont produit une série d'essais directement politiques, intitulée *Avril-22, ceux qui préfèrent ne pas*, aux éditions le Grand Souffle. On y retrouve Eric Arlix, Philippe Boissard, Sylvain Courtoux, Alain Jouffroy ou Nathalie Quintane, appelant à la désobéissance civile. Arlix, au lance-flammes hilare : «*La démocratie posttotalitaire siège de la westernisation du monde s'élève la tête dans la biopolitique pour accélérer la maîtrise des désirs des cerveaux non autonomes non émancipés mais superdisponibles dont les clés ont disparu comme ces cons d'ours polaires, de pétrels des neiges, de baleines bleues.*»

Il y a donc deux grandes façons pour la poésie (la littérature, etc.) de s'engager en politique. La plus simple, la plus directe, consiste à dénoncer (ou énoncer), sous forme le plus souvent ironique (Voltaire). La seconde considère que le discours, en tant que production de sens, remodèle l'oeil dont «nous» (le corps politique) regardons ce monde qui nous est commun et où nous interagissons. Illustrant ces deux conceptions radicalement différentes, Hubert Lucot (72 ans) et Philippe Beck (43 ans) font de la politique. C'est-à-dire qu'ils ne sont pas tout à fait de droite. Laquelle, on le sait, est apolitique, puisqu'elle croit que son idéologie est la réalité toute «vraie». Le réalisme libéral, c'est par exemple qu' «*en refusant de s'enrichir, les pauvres commettent un délit que notre démocratie doit punir*» fuse Lucot. Ses *Grands mots d'ordre et petites phrases pour gagner la présidentielle* sont un répertoire imaginaire et grinçant de règles ultralibérales, réparties selon les ministères, comme si un congrès d'UMP et d'UDF sous acide s'était rassemblé pour sortir des horreurs plus égoïstes que nature : «*"J'exige la liberté de construire ma maison sur la route", nous déclare courageusement le secrétaire général de Démocratie nouvelle, "et les gens sont libres de prendre un autre chemin."*» Lucot tape sur tout en cynique, proposant des bordels d'enfants pour faire régresser les viols de mineur ou se moquant des islamophobes : «*Puissant en France, l'islam a refusé le droit de vote aux femmes jusqu'en 1945.*» Parfois aussi, il sait détendre d'une brouille nonsensique et, entre les bosquets satiriques, égare un «*L'homme sur la Lune : miction impossible*».

A l'autre bout de l'éventail poético-politique, Beck entonne des *Chants populaires* en réécrivant le matériau des contes de Grimm. Pour lui, la poésie est forcément politique, même s'il ne se reconnaît pas dans l'idée d'un engagement. Et il se fâche volontiers contre la séparation actuelle du politique et de l'éthique. Parce que de l'éthique, dans la poésie courante, hélas, on en trouve : édifiante, conservatrice. Pour Beck, la poésie, c'est le «re», «*le refaçonnement de comportements anciens*». D'où l'idée de travailler avec les contes. «*C'est parce qu'il y a des possibilités inaccomplies dans le passé que le présent peut recevoir un sens. Arendt le dit : il ne faut pas confondre tradition et passé. On doit visiter le passé. Il y a "re" dans révolution. Ce n'est pas la répétition ni la réforme simple. C'est la réassomption de possibilités qui n'ont jamais été réalisées. Qui sont disponibles dans le passé commun.*» Mais pas

question pour lui d'être en position d'opposition à la poésie conservatrice. *«Il ne s'agit pas d'affirmer la modernité contre le passéisme. Parce que ces gens-là, poètes conservateurs, croient savoir ce qu'est le passé. Ils pensent avoir identifié le passé, et c'est leur erreur puisqu'ils ne peuvent donc accéder à un présent. De même il ne peut y avoir de politique si l'on n'est pas attentif aux possibilités du langage.»*

La poésie de Beck est dessèchement, aime-t-il à dire. Mais aussi enchantement minéral et peut-être, en effet, la musique de Schönberg est-elle moins moelleuse que celle de Mahler : *«Une pièce musicale est la partition d'une intensité, d'un désir qui parle aux gens. Ce désir est un devenir dramatisé. [...] La partition rythme les intervalles qui parlent aux humains.»* (1) *Chants populaires* a la malice languide de Walser réécrivant *Blanche-Neige*, et parfois le goût de cendres de Celan : *«Fille Unique spécialise/des cendres./ Hiver met un manteau sur tout,/ à l'époque,/ et printemps enlève le manteau/de tout, et notamment des tombes»* (d'après *Cendrillon*). Pour une ultime réflexion sur les rapports entre poésie et politique, on renverra à une phrase de Pierre Le Pillouër, grand maître du site de poésie en ligne qui vaille (sitaudis. com), dans ses *Ajouts contre jour* à paraître : *«Le monde comprend mon incompréhension.»*

(1) «Beck, l'impersonnage» de Philippe Beck et Gérard Tossier (Argol, 2006).